

Extrait de la littérature de ce temps : contenant ce qu'il y a de plus curieux dans les Journaux de France

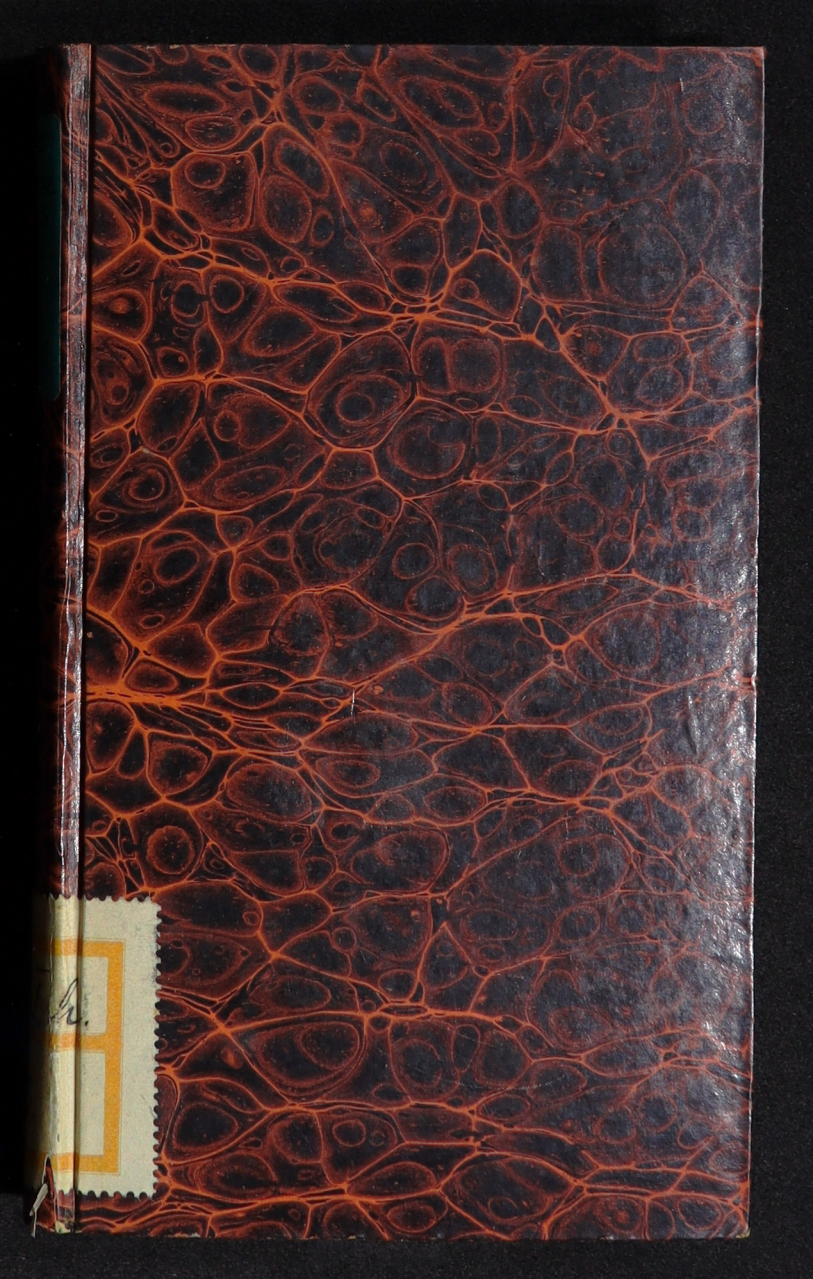
1.1754,1

A Mersebourg: Chez Laitenberger, MDCCLIV

<https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767194064>

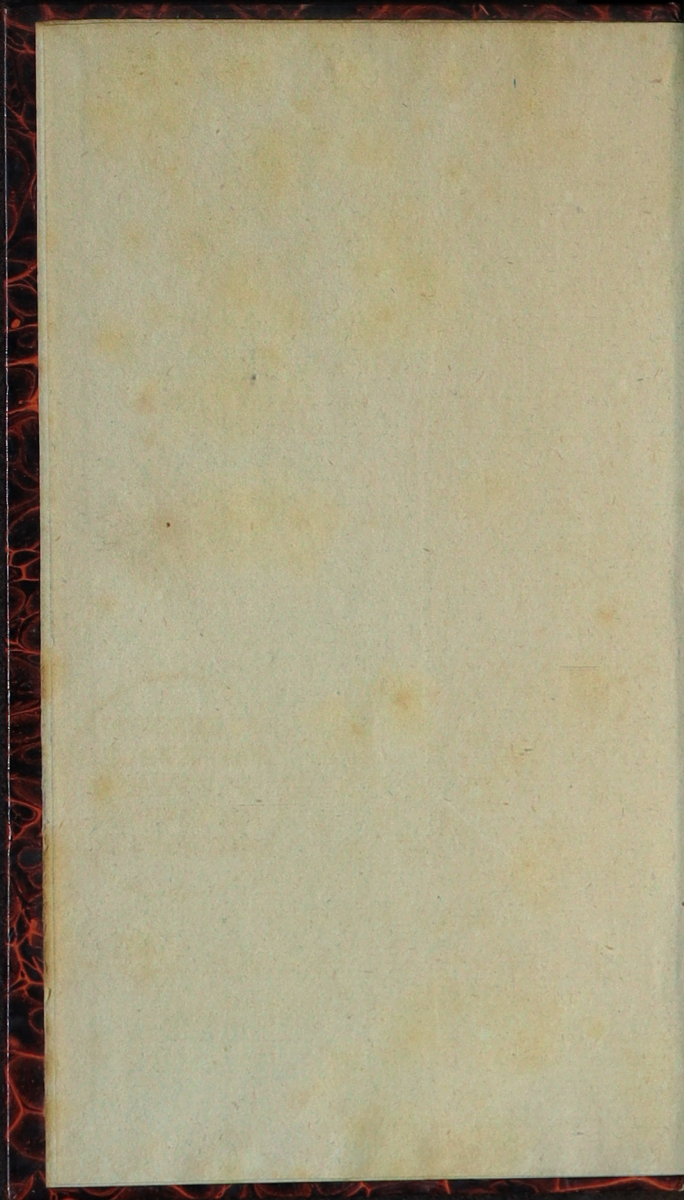
Band (Zeitschrift) Freier  Zugang





Af Ih
250





J
Et
a

C

EXTRAIT
DE LA
LITTERATURE
DE CE TEMS
CONTENANT
Ce qu'il y a de plus curieux
DANS LES
JOURNAUX
DE FRANCE

Et de plus interessant dans les
autres ouvrages periodiques, qui
ont quelque reputation

EN ALLEMAGNE.

TOM. I.

Première Partie.



GR. HERZOG L.
MEKLENBURG
SCHWERIN:
REGIERUNGS-
BIBLIOTHEK

A MERSEBOURG,

Chez *Laitenberger*, Imprimeur du
Chapitre Royal M DCC LIV.

AVERTISSEMENT.

Nous vivons dans un siècle, que l'on peut appeller le siècle de journaux. La mode est generale. Mais il y a très peu de personnes qui s'amussent à parcourir tous les journaux françois. La plupart n'aiment qu'à lire des extraits choisis. Le grand nombre d'Ecrits, qui inonde le Public, ne laisse pas à un Journaliste le tems de faire un certain choix. C'est à cette cause qu'il faut attribuer la peine, que nous nous sommes donnée de puiser dans ces sources n'en tirant que ce qu'il est très propre à piquer la curiosité de ceux qui aiment les Muses. Ainsi on trouvera effectivement dans ce recueil bien des choses, qui justifient le titre qu'il porte. Cet ouvrage periodique continuera de paroître tous les deux mois. Le prix de chaque Partie est de 2 gr. 6 pf. Il se vend

A Mersebourg chez *Laitenberger*.
Dresden chez *Laitenberger*, Relieur Royal.

Leipfic chez *Köhl*, Libraire.
unterm Rathhause.

Halle chez *Hendel*, Libraire.
unter der Waage.



I.

LETTRE AUX HOMMES

PAR UNE DAME DE NANCY.

(v. Lectures Serieuses et Amusantes
Tom. IV. Geneve 1753. pag. 140.)

Vous êtes bien plaisans, Messieurs
les Hommes, de croire que vos
têtes sont faites pour la Philosophie
& les nôtres pour les vetilles. Vous
vous imaginez que nous sommes in-
capables de faire de grandes décou-
vertes; detrompez-vous: nous en
faisons qui sont plus utiles que les
vôtres. Une de nos fantaisies est
quelquefois plus avantageuse à l'E-
tat que tous vos grands livres rem-
plis d'A, B, C, & que toutes les fi-
gures de vos grimoires. Nous ne

A

fai-

947 a—d.

faisons pas grand cas de vos sciences, mais vous en fait es beaucoup des nôtres. Vous êtes bienheureux que nous vous apprenions l'Art de plaire, pauvres hommes, où en seriez-vous, si nous nous avisions de renoncer à nos agrémens pour monter comme vous nos idées sur un ton froidement Philosophique; avouez de bonne grace que notre conversation a des charmes bien plus piquans que vos ouvrages les plus travaillés; vous n'êtes naturels qu'à force d'Art, votre imagination n'est pas à l'unisson de vos sentimens; chez nous c'est le sentiment qui remue l'imagination & l'aide à mettre en œuvre ses fleurs & ses gentilleses. L'expression ne nous coûte rien, parce que les objets font sur nous une vive impression: ce qu'on sent bien, on l'exprime de même.

Vous vous plaignez de ce que nous ne tarissons point lorsque nous venons à parler de nos ajustemens

mens, de nos modes, ou de nous-mêmes, car vous avez l'injustice de nous confondre avec elles; mais sçavez-vous bien que vos reproches ne vous font pas honneur. Si vous aviez l'esprit plus penetrant, vous appercevriez mille différences qui vous echapent & que nous saisissons. Vous êtes étonnés de ce que nous parlons tant, & nous le sommes de ce que souvent vous parlez trop, même en parlant peu; vous faites appercevoir une disette d'idées, une imagination stérile qui ne s'ébranle que par les grandes secousses. Nous parlerions moins, si nous voyions moins. Est-ce notre faute si vous n'êtes pas aussi inventifs que nous? allez, il y a plus de délicatesse, plus de finesse, plus de neuf, plus de profondeur dans ce que vous appelez nos misérables propos, que dans la vaine Philosophie dont vous prétendez decorer votre esprit; le génie se deploye aussi bien dans les petites

A 2

tites

tites choses que dans les grandes.

Vous blâmez l'inconstance de nos goûts, sans prendre garde aux avantages qu'en retire le commerce, au plaisir que nous vous procurons par la nouveauté. Nous mettons les Arts en mouvement, & les Marchands en pratique. Je puis assurer en conscience que la seule chose que nous avons à nous reprocher par rapport aux modes, c'est que nous ne les varions pas assez; jugez si vous êtes coupables vous autres hommes, avec votre ennuyeuse uniformité.

J'ai à vous communiquer une découverte qui pourra contribuer à vous rendre plus beaux & le bled plus commun, à augmenter les branches du commerce & par conséquent les richesses de la Nation. Dites après cela que les femmes ne sont pas capables de s'élever à de grands objets.

Venons au fait. Je suis bien lassé
de

de vous voir avec vos cheveux blanchis: toujours la même couleur, toujours du blanc, quoi de plus ennuyeux? ne mettra-t'on jamais sur mes cheveux que de la poudre blanche? C'est votre faute, Messieurs les Hommes: si vous en aviez inventé de différentes couleurs, nous nous en servirions, comme nous mettons les divers rubans que vous fabriquez pour nous. Je me suis déjà poudrée en couleur de rose, & mon miroir m'a dit que j'étois au mieux. Ah! si vous m'aviez vue! j'ai essayé le bleu celeste & j'étois à manger; j'ai soufflé des couleurs dont j'ai assorti les nuances, elles ont produit un effet admirable, au moyen d'une boîte plate de fer-blanc sans fonds & sans couvercle, que j'appliquois sur ma frisure, de manière que la poudre ne pouvoit voler de côté ni d'autre; je me suis poudrée en ondes de différentes couleurs, à l'aide d'une boîte on-

A 3

dée

dée; le succès a surpassé mes espérances: enfin je suis parvenue à faire un parterre de mes cheveux. Ah! que cette decouverte m'a causé de joye. Celles de *Descartes* & de *Newton* ne purent leur en procurer une semblable. Representez vous une jeune Dame qui aspire à la gloire de faire une revolution dans l'empire des agrements, & qui trouve le moyen de les varier, de les multiplier, de changer toutes les têtes de l'Europe. Mon plaisir fut si grand qu'il brouilla mes idées sur tout ce qui n'avoit pas de rapport à mon entreprise; ce jour la j'oubliai de mettre une de mes mouches; une autre fut placée sans intelligence; je mis des epingles qui faisoient l'effet le plus maussade du monde. Pleine de mes idées, j'étois entraînée pas leur courant; je mourois d'envie de faire voir à tout le monde la nouvelle parure que j'avois inventée; j'ai pourtant été assez maîtresse de moi-même

même pour me contenter du suffrage de ma femme de chambre & de celui d'un aimable Poète dont je vais rapporter les vers & la réponse que j'y ai faite. Y auroit-il de la vanité à faire connoître des louanges qu'on me donne? non, car on ne sçait pas qui je suis.

Ces fleurs que votre main peignit sur vos cheveux,

Ne vous donnent point d'avantage.

Iris, votre beauté fait tort à votre ouvrage
Et votre esprit à tous les deux.

De vos attraits ornée abdiquez la parure,
Laissez à nos Chloés les pompons & le fard,
On ne doit rien devoir à l'Art,
Quand on doit tout à la Nature.

Réponse.

Embellir la Nature est le talent suprême;
Ne blâmez point un Art que l'amour a
dicté:

En se parant pour l'objet que l'on aime,
Ce qu'on ajoute à sa beauté

Flatte autant que la beauté même.

Une mode née en Province ne prendroit pas à Paris. J'attends donc que la Cour ait donné le ton
pour

pour le suivre avec cette superiorité que les inventeurs ont sur ceux qui copient. Soit qu'on teigne la poudre ordinaire, ou qu'on employe d'autres matieres, les Dames doivent faire des reflexions serieuses sur les couleurs qui s'affortissent à leur tein; les brunes feront bien de choisir le petit jaune & le bleu celeste, les blanches & les brunes claires, la couleur de rose, le verd pomme; les blondes, la couleur de feu, le bleu turque, les gros verd, l'orangé, le violet & plusieurs autres couleurs foncées,

On est curieux sans doute de sçavoir comment je suis venue à bout de peindre des fleurs sur mes cheveux. Après avoir donné une foible couleur de rose pour servir de fond au tableau, je fis appliquer sur ma frizure un carton qui en avoit la forme; il estoit couvert de fleurs evidées, on ne laissoit à decouvert que l'endroit où l'on souffloit la poudre
colo-

colorée; le feuillage des fleurs étoit d'un beau verd; il ne s'agit que de trouver le secret d'aller aussi loin par cette methode que par la peinture à l'huile ou en detrempe. Ne pourroit-on pas faire une application de l'Art des tableaux imprimés dont on a tant parlé. Quoiqu'il en soit, voilà un Art au berceau. Il est de l'interêt des hommes de travailler avec les femmes à le porter au plus grand point de perfection. Les hommes qui portent perruque auront beaucoup plus de facilité à s'embellir que ceux qui ont des cheveux. Il est facile de teindre des cheveux en toutes sortes de couleurs & de faire sur les perruques des desseins de differens goûts, en satin, en rocailles, en guirlandes, en mosaïque, en ondes, en marqueterie, en camayeu; on verra bientôt des perruques marbrées, mouchetées, en points de Hongrie, en arc-en-ciel, en fleurs, &c.

A 5

Je

Je goûte d'avance le plaisir que mes yeux auront à parcourir dans une nombreuse assemblée des têtes ornées de mille façons différentes. Nous autres Dames surtout, nous n'épargnerons rien pour avoir les couleurs les plus brillantes; sans cesse occupées à inventer de nouveaux desseins, nous passerons toute la matinée à les faire exécuter. Oh que nos femmes de chambre vont pester! n'importe, il appartient bien à ces peccores de trouver à redire à nos amusemens. Après tout, que faire quand on n'est pas occupé à sa toilette; pour moi j'aurai toujours une vraie obligation à ceux qui m'apprendront les moyens de la faire durer long-tems d'une manière qui m'amuse. N'est-ce pas beaucoup d'être occupé de soimême? Plus on est jolie, plus on est belle, plus on trouve de plaisir à se parer. Avant que de recevoir des louanges, on goûte l'avantage d'en mériter.

Je

J'espère que les hommes & les femmes me sçauront gré de leur avoir ouvert une source d'agrémens qu'on ne pourra épuiser. J'ai ouï dire qu'on avoit decouvert dans les tons de couleur, une sorte d'harmonie visible, qui fait un vrai plaisir à ceux qui sont versés dans la musique de la vûe. Je prie le Jesuite qui a inventé le clavecin oculaire, de nous apprendre à nous poudrer melodieusement.



LET-



II.

PORTRAITS HISTORIQUES

DES HOMMES ILLUSTRES

DE DANNEMARK,

*remarquables par leur merite, leurs
charges & leur Noblesse, avec leurs
tables genealogiques.*

(v. Lettres sur Quelques Ecrits de ce
tems. par M. Freron, de la Societé
Royale & Litteraire de Nancy &c.
Tome Neuvieme. Nancy 1753. P. 47.)

JE me felicite, Monsieur, de pou-
voir vous faire connoître un Livre
François, composé par un Danois,
imprimé à Copenhague, & dont il
n'y a que trois ou quatre exemplai-
res à Paris. Ce Livre est intitulé :
Portraits historiques &c. L'auteur est
M. TICHU HOFMAN *Secrétaire de la*
Chan-

II. PORTRAITS HISTORIQUES &c. 13

*Chancellerie du Roi de Dannemark &
Membre de la Société Royale de Londres.*
Son ouvrage est en deux Volumes
in 4to, magnifiquement imprimés
& ornés d'un très-grand nombre
de Portraits, gravés par les plus ha-
biles Maîtres. Il me seroit impossi-
ble, Monsieur, de m'arrêter sur
toutes les grandes familles de Dan-
nemark dont il est ici question. Je
ne vous parlerai que de celles qui
m'offriront quelques traits curieux.
Ce qui m'a le plus frappé dans cette
lecture en general, c'est que pres-
que tous les hommes illustres de
Dannemark ont aimé les sciences,
les ont cultivées, & s'y sont rendus
celebres. On rencontre même
dans cette histoire plusieurs femmes
Auteurs.

Si *Joakim Gersdorf* qui naquit en
1611 ne fut pas sçavant, il aima les
Lettres & ceux qui s'y appliquoient.
Cette affection s'etendoit jusques sur
les Etudians de l'Université, dont il
avoit

avoit tellement gagné la confiance, que s'étant mis, pour ainsi dire, à leur tête, il les engagea à défendre *Copenhague* contre les Suedois qui l'assiégerent en 1658. Ceux-ci furent contraints de lever le siege. *Gersdorf* parvint aux plus grandes Charges du Royaume & les remplit avec distinction; on lui reproche de s'être montré un peu trop jaloux de l'ancienneté de sa Maison, originaire de Bourgogne.

Quelle foule de Heros, Monsieur, nous offre la famille de *Rantzau*! Il n'y a dans les Etats de Dannemark aucune Charge considerable à laquelle ce nom n'ait fait honneur. Un proverbe Danois dit, pour exprimer la fidelité d'un sujet envers son Prince: *Il est fidele au Roi comme un RANTZAU*. L'Auteur compte jusqu'à trente-deux Gentilshommes de cette Maison, qui se sont rendus celebres par des actions memorables ou par des services signalés.

lés. Je ne parlerai ici que de *Josias Rantzau*, qui en 1635 vint demander de l'emploi à Louis XIII, & fut honoré, l'âge de trente-six ans, du Bâton de Maréchal de France. Il passa constamment pour un des plus grands Generaux de son siècle, & en même tems pour l'homme le plus galant auprès des femmes, qui l'appelloient *le beau Rantzau*. Comme il aimoit la depense & qu'il n'étoit pas riche, il trouvoit des ressources infinies dans leur générosité. Sa passion pour le vin étoit excessive; & dans ses yvresses il se livroit à toutes sortes d'indécences. Il entendoit parfaitement le metier de la guerre, & s'exposoit comme le moindre soldat. Il avoit reçu plus de soixante blessures, & il ne lui étoit presque resté que la moitié de son corps. Il avoit perdu un œil, une oreille, un bras, une jambe, &c. C'est ce qui donna lieu à cette Epitaphe.

Du

16 II. PORTRAITS HISTORIQUES &c.

*Du corps du grand RANTZAU tu n'as
qu'une des parts
L'autre moitié resta dans les plaines
de Mars*

*Il dispersa par tout ses membres & sa
gloire ;*

*Tout abbatu qu'il fut il demeura
vainqueur.*

*Son sang fut en cent lieux le prix de
sa victoire ,*

*Et Mars ne lui laissa rien d'entier que
le cœur.*

Les Thott font remonter leur origine jusqu'à l'an 290. Il y a peu de Maisons dans le monde qui puissent dater d'aussi loin. Je ne trouve cependant rien de bien remarquable dans l'histoire de cette très-antique Famille, sinon qu'il y a eu quatre Dames de ce nom, fort connues en Dannemark par leur esprit, leur science, & les différens ouvrages qu'elles ont donnés au Public.

Dans l'illustre famille de *Fuel*
on

II. PORTRAITS HISTORIQUES &c. 17

on distingue *Niels Juel* Lieutenant-General-Amiral de Dannemark. Sa vie fut une suite de combats & de victoires. Ses triomphes maritimes peuvent être égalés à ceux des plus grands Amiraux ; & les sept Batailles Navales qu'il gagna contre les Suedois, sont autant de monumens qui éterniseront sa memoire.

Souffrez, Monsieur, que je rapporte ici un morceau de l'Oraison Funebre qui fut prononcée à la gloire de ce Heros: il servira à vous faire connoître le goût de l'éloquence Danoise, & le style de M. *Hofman*. L'Orateur tirant l'épée de *Juel* pour la mettre sur le cercueil, lui adresse ces paroles: „ O fidele instrument de la valeur du Héros que
„ nous pleurons, ne fers plus d'autre
„ maître ; car sçache que tu n'en sçauras
„ rois trouver qui te portât avec
„ tant de gloire que le défunt.. Jamais
„ il n'a fait de toi un mauvais usage, &
„ ne t'a employée pour exercer une

B

„ ven-

„vengeance illegitime. Il aimoit à
 „plaisanter; mais jamais quand il te
 „dégainoit. Tu sortois brillanté,
 „mais tu rentrois sanglante.... A
 „present que ton Maître se repose de
 „tous ses travaux guerriers, repose
 „à ton tour son cercueil; & puisque
 „tu as été employée sur le théâtre de
 „la guerre, sois & reste maintenant
 „jusqu'à la fin du Monde, une en-
 „seigne de paix & d'honneur sur le
 „cercueil de ton Maître, afin que tu
 „inpires aux passans la curiosité de
 „lire l'inscription que tu leur mon-
 „tres. Alors ils jugeront avantageu-
 „sement de ta qualité tranchante,
 „quand ton Maître te tenoit à la
 „main, pour t'employer contre les
 „ennemis de l'Etat.

La famille d'*Ulfeld* offre des choses
 curieuses & touchantes dans la per-
 sonne d'un Seigneur de ce nom & de
Leonore-Christine sa femme. *Corfits*
Ulfeld Gouverneur de Copenhague,
 Grand Tresorier, Premier Mi-
 nistre

nistre & Grand Maître du Royaume, fut un exemple sensible des caprices de la fortune. Peu content d'occuper les premières Charges de l'Etat, *Ulfeld* aspira à s'en rendre le Maître; mais voyant qu'il ne pouvoit s'emparer de la Couronne, il chercha à en priver le legitime possesseur, pour la faire passer à d'autres Souverains. Ce fut là du moins l'accusation sur laquelle on lui fit son procès; il n'évita la mort qu'en se sauvant hors du Royaume. Il erra long-tems dans les differens Etats de l'Europe, & finit ses jours miserablement à Neubourg, petite Ville sur les bords du Rhin en Alsace. *Leonore-Christine* fut fameuse par son esprit, par son attachement pour son mari, par son talent pour la poésie, & par plusieurs ouvrages qu'elle a donnés au Public. La vie de ces deux epoux forme un des morceaux les plus curieux & les plus interessans de cet ouvrage.

B 2

On

On trouve dans la famille de *Rosenkrantz* une longue suite de descendants, de grandes Charges, beaucoup de Scavans, mais très-peu d'évenemens dignes d'attention. Deux Seigneurs de ce nom furent condamnés, l'un à perdre la tête, pour avoir sur un faux billet exigé une somme qui ne lui étoit pas dûe; l'autre à un banissement perpétuel, pour avoir écrit que le Royaume de Danemark n'avoit pas toujours été héréditaire.

Les familles de *Reetz*, de *Holk*, d'*Oxe* & de *Schefted* ne fournissent guère à notre Historien que de grands emplois, quelques Scavans, des armoiries & de vieux titres de Noblesse. Un trait seulement me paroît singulier. Le Roi *Christiern II* avoit une Maitresse, avec laquelle *Torben Oxe* Gouverneur du Château de Copenhague, passoit pour entretenir un commerce un peu trop familier. Cete femme mourut;

mourut ; mais le Roi n'en conserva pas moins de ressentiment contre son rival. Un soir que ce Prince donnoit une Fête à toute sa Cour, dans un moment de gaité, il dit à *Oxe* : *Repondez-moi sincerement, avez-vous eû les faveurs de DYVERE ?* (c'etoit le nom de cette femme.) *J'avoue en bonne conscience,* dit *Oxe*, *que je n'ai jamais rien obtenu d'elle, quoique j'aie tout employé pour cela.* On s'appercut à l'air du Roi, combien cette reponse l'avoir piqué. Le soir même *Oxe* fut arrêté, & le Sénat eut ordre de lui faire son procès. Il fut décidé qu'*Oxe* n'etoit point criminel, parceque les Loix du Royaume ne decernoient aucune peine contre de simples desirs. Le Roi irrité de ce jugement dit en colere. *Quand Oxe auroit un cou comme un Taureau, il le perdra.* Il fit venir douze paysans des environs de Copenhague ; & ayant fait former un quarré avec quatre lances qu'on étendit par terre,

terre, il y fit entrer les paysans, avec
 defense d'en sortir qu'ils n'eussent
 jugé l'affaire d'Oxe. Touchés de la
 disgrâce de ce Courtisan, &
 craignant d'ailleurs la colère du
 Roi: *Nous ne le jugeons point*, dirent-ils,
mais ses actions le condamnent. Content
 de cet arrêt, *Christiern* dit, que
 puisqu'Oxe avoit été condamné, il
 falloit qu'il mourût; il lui fit tran-
 cher la tête.

Ticho-Brake étoit d'une naissance
 à pouvoir aspirer aux premières
 dignités du Royaume; mais son
 goût pour l'Astronomie ne lui laissa
 d'autre ambition que celle d'y faire
 de nouvelles découvertes. Le Roi
 Frederic II lui en procura les
 moyens. Il lui donna en propre, sa
 vie durant, avec une pension consi-
 dérable, l'Isle de *Huen*, à quelque
 distance de Copenhague, pour y
 faire ses observations Astronomi-
 ques. C'est dans ce lieu solitaire que
Brake se livra entièrement à l'étude,
 &

& qu'il enfanta ce fameux système qui l'a rendu si celebre.

Plusieurs Princes lui rendirent des visites; il reçut en particulier celle de Jacques I Roi d'Angleterre, qui étoit allé en Dannemark pour épouser la Princesse *Anne*. Ce Prince sçavant passa huit jours entiers avec *Brabe*; & en se séparant de lui, il lui ordonna de lui demander ce qu'il voudroit. Notre Philosophe ne lui demanda que quelques vers de sa façon, & un chien Anglois. Le Roi prit la plume, & fit sur le champ des vers à la louange de l'Astronome. Le chien fut pour *Brabe* un present funeste; car un jour que le Roi *Christiern IV* l'étoit allé voir, le Grand Maître *Valkendorf* qui accompagnoit ce Prince, voulut entrer dans l'appartement du Philosophe. Il fut mordu par le chien Anglois, à qui il donna un coup de pied pour le chasser. *Brabe* s'en fâcha, & parla fort grossièrement au Grand Maître.

B 4

Val-

Valkendorfen fut extrêmement piqué, & résolut de s'en venger. Comme il avoit beaucoup de credit auprès du Roi, il vint à bout sous differens pretextes de faire ôter à *Tycho-Brabe* toutes ses pensions, & l'obligea à chercher une retraite hors du Royaume. L'Empereur lui donna un azile dans ses Etats de Bohême, & *Brabe* trouva à Prague autant de facilité qu'à Coppenhague à se livrer à ses occupations sçavantes. Il les continua jusqu'en l'année 1601, qu'il mourut d'une retention d'urine à l'âge de cinquante cinq ans.

Tycho-Brabe joignoit à de grandes qualités beaucoup de défauts. Il étoit extrêmement prevenu en sa faveur, aimoit à tout critiquer, se plaisoit à railler sans ménagement, & s'irritoit lorsqu'on en usoit de même à son égard. Il étoit sur-tout fort vindicatif, & ne pardonnoit jamais à ceux qui l'avoient offensé. Tout éclairé qu'il étoit, il poussa la superstition

stitution jusqu'à croire que la rencontre d'une vieille femme étoit d'un mauvais augure. Il ne pensoit pas de même des jeunes; car on dit qu'il les aimoit beaucoup. Il passa aussi pour aimer le vin avec excès; deux qualités qui ne s'accordent guere avec les occupations d'un Astronome, & qui lui firent faire deux fautes confiderables. Un jour qu'il avoit trop bû, il prit querelle avec un jeune-homme de ses amis qui l'obligea de mettre l'épée à la main. Comme il manioit mieux un compas qu'une épée, il eut dans ce combat une partie du nez emportée: mais il sçut s'en faire un autre d'argent, si bien travaillé, qu'on le croyoit naturel. L'amour lui fit faire une autre folie. Il conçut la passion la plus violente pour une jeune Paysanne nommée *Christine*. Les charmes naturels de cette beauté champêtre firent tant d'impression sur lui, qu'il oublia toute sa Philosophie,

sophie, même sa naissance, & qu'il l'épousa.

La dernière partie du Livre de M. *Hofman* renferme la vie de *Griffenfeld*, d'*Adeler*, & de *Tordenskiold*. Ces trois hommes n'eurent rien de distingué du côté de la naissance; le mérite seul les éleva aux plus hautes dignités. L'histoire du premier peut surtout être regardée comme un tableau de presque toutes les conditions de la vie & de la fortune des hommes. Il étoit fils d'un Marchand de Vin de Coppenhague, & porta d'abord le nom de *Schumaker* comme son père. Il ne tarda pas à se faire connoître par son génie heureux & son habileté dans les affaires. Dans toutes les places qu'il occupa, il fit voir une capacité qui lui acquit la réputation du plus grand génie de son siècle, & du plus habile Ministre de l'Europe. *Christiern V*, qui monta sur le trône de Dannemark après la mort de son père, prit en *Schumaker* une

une confiance encore plus grande que n'avoit fait son predecesseur. Il ne trouva pas qu'il y eût dans son Royaume des dignités assez éminentes pour en revêtir son favori. Il commença par changer son nom en celui de *Griffenfeld*, lui donna des Lettres de Noblesse, l'honora du titre de Comte, & en fit, après lui, la première personne de l'État. On peut dire que les rares qualités de ce premier Ministre n'étoient point au-dessous de tant d'honneurs : heureux, s'il ne se fût pas rendu indigne de la faveur de son Maître, en la faisant servir à son avarice & à son orgueil!

Le Roi qui l'aimoit voyoit avec peine la présomption de son Ministre, & le peu d'égards qu'il témoignoit pour ses autres Courtisans. Il lui écrivit à ce sujet une Lettre admirable, qui peut passer pour le plus beau monument du regne de ce grand Prince.

“J'ai

„J'ai voulu vous faire ſçavoir les
 „ſentimens de mon cœur en vous
 „marquant les points ſuivans, &
 „vous dire ce qui me deplaît de
 „votre conduite. 1°. Je veux que
 „les Generaux & les Officiers ſoient
 „maintenus, & qu'ils ne s'attachent
 „à qui que ce ſoit, & qu'ils ne de-
 „pendent que de moi. 2°. Je veux
 „que chacun, en quelque charge
 „qu'il ſe trouve, en faſſe lui-même
 „les fonctions, & que perſonne ne
 „ſe mêle de le gouverner; ce qui ne
 „convient qu'à moi. 3°. Ne vous
 „arroyez pas une trop grande auto-
 „rité; ne vous faites pas rendre des
 „reſpects exceſſifs, & ne m'objectez
 „pas des difficultés ſur des affaires
 „qui doivent être executées. 4°. Pre-
 „nez garde de ne rien ordonner en
 „ma preſence à quoi je n'aie con-
 „ſenti, & quand je dis quelque choſe,
 „appuyez mes penſées, & ne me
 „detournez pas de mon ſentiment
 „pour m'en faire embraffer un autre.

50. Je

II. PORTRAITS HISTORIQUES &c. 29

„5°. Je ne sçaurois souffrir cette elo-
„ quence & ces longs raisonnemens
„ que vous affectez toutes les fois
„ que vous vous voulez me dire
„ quelque chose. Quand je vous de-
„ mande votre avis, vous n'avez qu'à
„ me le dire en peu de mots ; car
„ les grands raisonnemens sont di-
„ rectement opposés à mon ca-
„ ractère, & je n'aime ni les contra-
„ dictions, ni les longs recits. 6°. Gar-
„ dez-vous des flatteries, & confidé-
„ rez que tout ce qu'on fait à votre
„ égard n'est pas pour l'amour de
„ vous, mais que petits & grands
„ n'ont en vûe que leur intérêt propre.
„ 7°. Ayez soin que personne ne se
„ laisse gagner par des présens ; car
„ vous sçavez assez que dès le com-
„ mencement je vous l'ai remoigné
„ comme un fait que je ne puis
„ souffrir, & que je l'ai défendu. 8°.
„ Je veux aussi que les Lettres, de
„ quelque lieu qu'elles puissent venir,
„ me soient d'abord rendues ; car il
ne

„ne convient pas que je fois le der-
 „nier à être informé de mes affaires.
 „9°. Vous ne faites pas bien de me
 „recommander toujours ceux qui
 „vous appartiennent, ou qui dé-
 „pendent de vous. 10°. Ne me
 „pressez pas, afin que j'aie assez de
 „tems pour me résoudre; & ne re-
 „venez pas quand une affaire a été
 „une fois résolue. 11°. J'ai dit assez
 „souvent qu'on devoit rechercher
 „dans le tems plusieurs bons Offi-
 „ciers, tant par terre que par mer;
 „à présent tout est précieux: mais
 „auparavant personne n'y a fait at-
 „tention. 12°. Il est aisé de voir par
 „toutes les circonstances qu'on ne
 „fait pas grand cas des affaires mi-
 „litaires, & que l'on cherche tous
 „les moyens imaginables pour m'en
 „detourner; mais il faut que je dise
 „qu'on n'y réussira pas, puisque je
 „veux être où mon armée se trou-
 „vera, & où il s'agira des actions de
 „la plus grande conséquence. 13°.

Enfin

II. PORTRAITS HISTORIQUES &c. 31

„ Enfin vous voulez tout faire &
„ tout ſçavoir; de forte qu'il paroît
„ que je n'ai en tout que le nom, &
„ vous au contraire toute l'autorité
„ & la gloire, puisqu'on vous re-
„ cherche plus que moi-même. 14°.
„ J'emploie ceux à qui vous voulez
„ du bien; mais vous ne pensez pas
„ à ceux qui me ſont chers, & ne
„ m'en faites pas ſouvenir. 15°. J'ai
„ voulu vous faire ſçavoir tout cela,
„ puisqu'il ſeroit chagrinant pour
„ moi de tolérer de tels procedés
„ plus long-tems. C'eſt pourquoi
„ j'ai couché ceci par écrit, con-
„ noiſſant mon naturel, & ſçachant
„ que je ne pourrois vous le dire de
„ vive voix ſans m'emporter. Voilà
„ pourquoi je n'ai pas voulu vous
„ le dire de bouche. Reglez-vous
„ donc là-deſſus. Vous ſçavez d'ail-
„ leurs que je prends grand ſoin de
„ votre avantage, comme je l'ai fait
„ juſqu'ici; je vous le témoignerai
„ encore, & vous affectionnerai
„ comme

„ comme auparavant. Faites au nom
 „ de Dieu mes affaires, je ferai aussi
 „ les vôtres.

CHRISTIERN Ror

De Rensbourg
 le 21 Août 1675.

Cette Lettre fit d'abord quelque
 impression sur l'esprit de *Griffensfeld*;
 on vit en effet quelque changement
 dans sa conduite; mais cela ne dura
 pas: les plaintes recommencèrent,
 & le Roi se déterminâ en fin à lui faire
 faire son Procès. Je n'entre point
 dans le détail des accusations in-
 tentées contre ce fameux Ministre;
 il suffit de dire, qu'après un long
 examen de son administration, on
 le condamna à perdre la tête. Le
 jour fut pris pour l'exécution; on
 le mena au lieu du supplice; &
 comme le bourreau avoit le sabre
 levé, un Héraut cria à haute voix:

Pardonnez

II. PORTRAITS HISORIQVES &c. 33

Pardon de par le Roi. Dans la surprise où cette nouvelle si peu attendue jetta le coupable, il s'écria: *Le Seigneur Jesus vous le pardonne; mon cœur étoit content de mourir; mais je rends grace à Dieu & au Roi.* Son supplice fut changé en une prison perpetuelle. Il payade vingt-trois ans de captivité six années de faveur. Le Roi lui permit ensuite de se retirer dans sa famille, où il mourut peu de temps après. Il ya un Proverbe Danois qui dit, quand un homme de fortune s'oublie: *Mon fils, souvenez-vous de Griffensfeld.*

Adeler & Tordenskiold furent deux celebres Marins, d'une basse naissance, mais d'un merite éclatant. *Adeler* sortit de bonne heure de Danemark, & alla chercher de l'emploi dans la Republique de Venise. Il servit contre les Turcs avec beaucoup de succès, & le bruit de ses victoires engagea le Roi de Danemark à le rappeler dans ses Etats.

Tom. I.

C

La

34 II. PORTRAITS HISTORIQUES &c.

La mort ne lui permit pas de servir aussi long-tems sa Patrie, qu'il avoit fait la Republique Venitienne; il ne laissa pas néanmoins d'y soutenir la haute reputation qu'il s'etoit acquise par ses premiers exploits.

Tordenskiold avoit déjà donné une haute idée de son mérite; déjà il s'etoit montré digne de la dignité de Vice-Amiral dont il étoit revêtu, lorsqu'une affaire d'honneur l'obligea à se battre. Il eut le malheur de succomber, & sa mort priva sa Patrie des grands services qu'elle en espiroit.

Tels sont en partie, M. les Heros que M. *Hofman* fait paroître sur la scene dans les deux volumes de cet ouvrage. Il en promet une suite. Nous y verrons avec plaisir l'histoire des successeurs de ces grands Hommes. Il n'oubliera pas sans doute cet illustre Danois qui sous
Louis

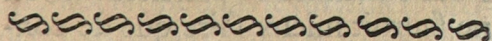
II. PORTRAITS HISTORIQUES &c. 35

Louis XV fert en France avec autant d'éclat que l'immortel *Rantzau* sous Louis XIII.

Je suis, &c.

A Paris

ce 6 Avril 1753.



III.

Lettres et Negotiations
du Marquis de Feuquières, Ambassadeur extraordinaire du Roi de France en Allemagne, en 3. vol.

Amsterdam (Paris) 1753.

(v. *Bibliothèque Impartiale, pour les mois de Janvier et Fevrier, 1754.*

Tom. IX. *Première Partie. Leide 1754.*
pag. 104.

L'abbaissement de la maison d'Autriche, dont la grandeur faisoit ombrage à la France, & les differents

C 2

rents ressorts que le Cardinal de Richelieu fit jouer pour reussir dans cette grande entreprise, sont un des points les plus interessans de l'histoire de l'Europe pour ceux qui aiment à etudier les revolutions dans les causes qui les ont produites. Pour s'en instruire parfaitement, on ne sauroit mieux faire que de consulter les lettres & negotiations du Marquis de Feuquières, qui a joué un très-grand rôle dans toute cette affaire. Le ministre de France jetta les yeux sur lui, pour en être secondé dans ses vuës profondes & politiques. Personne ne lui parut plus propre à conduire à sa fin une negotiation aussi delicate & aussi importante que celle qui concernoit le rétablissement de la confederation que la France avoit nouée avec la Suede & les Princes Protestans du corps germanique contre la maison d'Autriche. Le Marquis de Feuquières avoit, en effet, un esprit souple & delié

delié, prevoyant les difficultés & sachant les résoudre, laissant meurir les choses qui ne devoient pas être brusquées, ne s'ouvrant à ceux avec qui il traitoit que pour les obliger à s'ouvrir eux-mêmes, faisant ceder de petits interêts à des interêts plus grands, ferme dans ses premiers projets sans paroître entêté, y ramenant sans cesse les esprits par ses insinuations eloquentes, qu'il appuyoit de l'argent de France, pour leur donner plus de poids.

Le Cardinal de Richelieu, plus éclairé en fait de politique, & moins scrupuleux en matiere de religion, que Louis XIII. persuada à ce Prince, sur l'esprit duquel il avoit pris un grand ascendant, de s'unir en Allemagne avec les Protestans qu'il persécutoit en France, lui représentant que c'étoit l'unique moyen d'abaisser la maison d'Autriche, qui reunissant par ses deux branches, l'Empire & l'Espagne, sembloit menacer de
donner

C 3

donner des fers à toutes les Puissances de l'Europe. Les intérêts de la religion formoient un obstacle capable d'empêcher un Prince aussi religieux que Louis XIII. de faire une ligue avec les Protestans, laquelle ne pouvoit reussir sans porter un coup mortel aux Catholiques d'Allemagne. Richelieu le leva, en posant pour premiere condition du traité que son maître feroit avec les Princes Protestans, qu'ils accorderoient la neutralité aux Princes Catholiques, & laisseroient par-tout l'exercice libre de la religion selon les usages de l'Empire.

La difference de religion produisoit en Allemagne les divisions qui la troubloient. Le Protestantisme aiant fait dans ce pais les plus rapides progrès, les Princes qui avoient embrassé les nouvelles opinions, se servoient de ce pretexte pour se former un parti, & se rendre redoutables dans l'Empire. L'E-
lecteur

lecteur Palatin, qui se voyoit environné de toutes parts des Princes Catholiques qui le tenoient comme bloqué au milieu de ses Etats, craignant pour sa liberté, répandit l'alarme parmi les autres Princes de sa secte; & comme ceux-ci étoient presque tous également animés contre les Catholiques, ils entrèrent unanimement dans les sentimens de defiance & de crainte que le Palatin leur inspira. Les Princes Protestans résolurent en conséquence de s'unir pour la défense commune, & formèrent effectivement à Hailbron une alliance qu'ils appellerent *union evangelique*. Les principaux de cette confederation furent l'Electeur Palatin, l'Electeur de Brandebourg avec les Princes de sa maison, & ceux de Bade, de Wirtemberg, d'Anhalt, Eltinguen, auxquels se joignirent plusieurs villes imperiales. Les Catholiques alarmés de cette union, en formèrent aussi une, qui fut nommée

ligue catholique, dont les principaux membres furent Maximilien, Duc de Baviere, qui en fut nommé le Chef sous l'autorité de l'Empereur, les Electeurs de Mayence, de Cologne & de Treves, les Archiducs d'Autriche, l'Archevêque de Saltzbourg, les Evêques de Bamberg, Wirtzburg, & plusieurs autres Princes de l'Empire.

Ces différens partis firent en même tems des préparatifs qui sembloient annoncer une guerre prochaine: mais comme aucun ne vouloit passer pour le premier auteur des troubles, on fut quelque tems à s'observer sans rien entreprendre de part ni d'autre. Ils commencèrent à faire quelque éclat à l'occasion de la riche succession de Jean-Guillaume, Duc de Clèves, de Juliers & de Bergh, mort depuis quelque tems sans laisser d'enfans mâles. On avoit tâché d'abord de
faire

faire un accommodement entre l'Electeur de Brandebourg & le Duc de Neubourg, quiétoient les deux principaux pretendans à cette succession; & l'on avoit réglé que ces deux Princes prendroient conjointement l'administration des Etats du Duc de Clèves, en attendant que ce differend fût terminé par des arbitres dont on conviendrait. L'Empereur rompit de si sages mesures, en se saisissant des Etats qui étoient en litige, & en declarant qu'il les garderoit en sequestre jusqu'à ce que les arbitres eussent porté leur jugement. Cette entreprise choqua vivement les Princes de l'union évangélique, & leur mit les armes à la main. De nouveaux troubles s'élevèrent en même tems du côté de la Bohême. La maison d'Autriche voulut s'emparer de cette couronne comme d'un bien hereditaire. Les Etats pretendoient au contraire que leur Royaume

C 5

étoit

étoit électif. Frédéric Electeur Palatin, profita de ces brouilleries pour se menager un chemin au trône. Il reussit en effet, & fut élu Roi de Bohême par les Etats du Royaume. Cette election occasionna de cruelles divisions qui agitèrent l'Allemagne pendant une longue suite de siècles. Tous les Etats de l'Empire prirent parti dans cette grande affaire, les uns pour l'Empereur, c'est-à-dire les Catholiques, & les autres pour l'Electeur Palatin, c'est-à-dire les Protestans.

Cependant l'Empereur jugeant à propos de faire valoir par l'épée ses raisons, mit ses troupes en campagne, attaqua le Palatin, le chassa de la Bohême, & se rendir maître de Prague. L'Empereur fit plus: après l'avoir mis au ban de l'Empire, il le depouilla de ses Etats hereditaires, & de la dignité electorale qu'il transmit à Maximilien, Duc de Bavière,

Bavière, pour recompense des grands services qu'il lui avoit rendus dans cette guerre.

Une conduite aussi rigoureuse à l'égard du premier Electeur séculier de l'Empire, excita de violens murmures de la part des Princes Protestans. Ceux même qui avoient affecté de ne point prendre de parti dans la querelle du Palatin avec l'Empereur, commencèrent à éclater. L'Empereur fier de sa première victoire, & trop puissant pour craindre les Princes de l'union evangelique, continua de marcher en Conquérant dans les différentes provinces d'Allemagne; il fit des ravages affreux dans le haut & bas Palatinat, & enveloppa dans la ruine de ce país les Etats des differens Princes, qui pretendoient mettre des bornes à son autorité. Tilli & ensuite Walsstein, deux Généraux, dont les noms seuls font l'eloge, faisoient

faisoient ressentir de toutes parts les horreurs de la guerre, sans que personne osât se flatter de pouvoir arrêter la rapidité de leurs conquêtes. Les succès continuels, dont étoient suivies les armes impériales, repandirent l'alarme non seulement dans toute l'Allemagne, mais même parmi toutes les Puissances voisines. On soupçonna l'Empereur d'étendre ses vues trop loin, & de prétendre s'arroger une autorité absolue sur tout le corps germanique. L'Europe entière parut vouloir enfin tenter de mettre des bornes aux desseins ambitieux de ce Prince.

Gustave-Adolphe Roi de Suède, voyant la fermentation dont les esprits étoient agités en Allemagne, crut que le tems étoit arrivé de venger l'injure, que lui avoit faite l'Empereur, en refusant d'admettre ses Ambassadeurs au traité conclu à Lubeck.

Lubeck. Ce Prince qui s'étoit déjà acquis une grande réputation par les conquêtes qu'il avoit faites dans la Pomeranie, entreprit de faire la guerre à l'Empereur. Les Protestans formerent sur lui les plus grandes esperances, & le regarderent comme leur principale ressource. Le Cardinal de Richelieu, attentif à tous les mouvemens de l'Allemagne, faisit ce moment favorable pour faire une alliance particuliere avec le Heros du nord, dont il se promettoit les plus heureux succès pour la maison de Bourbon. Pour ne pas paroître violer le traité qui venoit d'être signé à Ratisbonne, la France n'offrit d'abord à Gustave que quelques secours, tels qu'on en donnoit alors à la Republique de Hollande, pour soutenir la guerre contre les Espagnols. Mais elle cessa de garder des mesures, dès le moment qu'elle le vit engagé en guerre ouverte avec l'Empereur. Car elle signa avec lui

lui un traité, qui portoit en substance que l'on n'avoit d'autre dessein que de remettre les Princes de l'Empire dans la jouissance de tous leurs droits, d'assurer la liberté du commerce, d'ôter tout sujet d'inquietude aux Puissances voisines de l'Allemagne, de retablir les Princes qu'on avoit dégradés, & enfin de remettre toutes choses dans l'état où elles étoient avant les troubles. Tout cela n'étoit qu'un pretexte; le véritable motif de la France & de la Suede étoit de resserrer la puissance de la maison d'Autriche, & d'occuper tellement l'Empereur en Allemagne, qu'il ne lui fût pas possible de porter la guerre ailleurs.

Gustave appuyé de la France, des partisans de l'Electeur Palatin, & en general des Princes Protestans, fit la guerre avec le plus grand succès. Déjà le Monarque Suedois avoit parcouru en Conquerant les
deux

deux tiers de l'Allemagne: les Imperiaux battus en différentes actions d'eclat, sembloient n'avoir d'autre ressource que de ceder à la rapidité des conquêtes de Gustave: mais ce Prince aiant été tué au mois de Novembre 1632, tout parut changer de face: les Suedois consternés étoient prêts à abandonner l'Allemagne pour se retirer dans leur país. Les Princes Protestans, qui s'étoient liés avec la France, tendoient à se diviser, d'autres étoient dans une irresolution qui donnoit autant à craindre qu'une defection totale. Dans ces extremities le Cardinal de Richelieu ne se manqua pas à lui-même. Loin de ceder à la fortune qui paroissoit contraire à ses desseins, il entreprit de retablir les affaires chancelantes. Il noua une negociation, au moyen de laquelle il ranima les esprits des alliés de la France, & fit voir à l'Empire etonné, qu'un genie ferme & delié fait toujours trouver des ressources

sources dans les conjonctures les plus critiques.

Tout ce qui se passa dans cette affaire importante roula principalement sur le Marquis de Feuquières, que le Cardinal de Richelieu fit nommer alors Ambassadeur extraordinaire en Allemagne. Son mérite & ses talens déjà éprouvés décidèrent en sa faveur un choix aussi important que celui-là; car il ne falloit pas moins qu'un homme qui fût assez habile pour traiter avec les différentes cours d'Allemagne, & sur-tout avec le Chancelier Oxenstiern, qui aiant dans ce pais la direction generale des affaires de la Suède, jouoit alors le personnage le plus brillant. Les instructions dont il fut chargé, les lettres qu'il écrivit & reçut en consequence, forment l'objet principal de l'ouvrage que l'on donne aujourd'hui: ces différentes piéces, qui supposoient dans le tems une connoissance parfaite des

des affaires, ne sont pas aujourd'hui sans difficulté pour beaucoup de lecteurs.

Il parut dans ce tems un ouvrage, intitulé, *Mars Gallicus*, dans lequel la maison d'Autriche reprochoit à celle de Bourbon ses alliances avec les Protestans contre les Catholiques. Le fameux Jansenius, qui le composa par son ordre, en fut recompensé par l'Eveché d'Yprès. Mais la maison d'Autriche a mérité le même reproche de sa rivale, en se liguant avec les Protestans contre Louis XIV: tant il est vrai que la religion n'obtient jamais que la seconde place lorsqu'il s'agit d'intérêts politiques.



Tom. I,

D

IV. Recueil



IV.

Recueil de differens traités de Physique & d'Histoire Naturelle, propres à perfectionner ces deux sciences.

(Lettres sur quelques ecrits de ce tems.
Par M. FRERON, des Academies
d'Angers, de Montauban & de Nancy.
Tom. X. a Nancy, et se trouvent à
Paris, 1753. pag. 73.)

TOUT devient, Monsieur, un
sujet d'observations pour un
Philosophe attentif, qui sçait inter-
roger la nature. Il ne peut jetter les
yeux sur ce qui l'environne; il ne
peut faire un pas, sans trouver des
sujets d'admiration ou de surprise.
La Terre est pour lui un grand Ca-
binet de curiosités. Il est surpris,
enchanté, à la vue de mille objets
que le vulgaire imbecille dedaigne
ou n'apperçoit point; il les exa-
mine

mine & s'efforce d'en decouvrir le mécanisme caché & les causes se-
cettes.

C'est, Monsieur, à cette étude si digne de l'esprit humain, que nous sommes redevables d'un excellent *Recueil de differens traites &c.* M. Deslandes, auteur de cet ouvrage, en avoit déjà donné une Edition en 1736; mais il reparoit aujourd'hui augmenté de quantité de traits recherchés & de remarques importantes. Les deux premiers Volumes de la dernière Edition ont été publiés en 1750. Le troisieme vient de paroître; & comme cette collection est susceptible d'accroissemens, on compte pouvoir la grossir d'un Volume nouveau chaque année.

En parcourant les differens articles qui composent ce Recueil, vous trouverez d'abord un Traité sur la maniere de conserver les grains, & de faire des greniers publics, avec des observations qui developpent

la structure interieure & le caractère de ces grains: vous en trouverez un autre sur la prompte vegetation des plantes, & un troisieme sur la pêche du Saumon.

Le petit Traité sur les sympathies & les antipathies est très-amusant. Il est accompagné de remarques d'anatomie & de physique qui en expliquent les véritables causes. Entre plusieurs choses singulières qu'il renferme, j'y trouve des effets bien surprenans que produit l'antipathie. *Henri III* ne pouvoit demeurer seul dans une chambre où il y avoit un chat. Le Duc d'*Epemon* s'évanouissoit à la vûe d'un levraut. Le Maréchal d'*Albret* se trouvoit mal dans un repas où l'on servoit un marcassin ou un cochon de lait. *Uladislas*, Roi de Pologne, se troubloit & prenoit la fuite quand il voyoit des pommes. *Erasme* ne pouvoit sentir le poisson sans avoir la fièvre. *Scaliger* fremissoit de tout son

son corps en voyant du cresson. *Thyco-Brahé* sentoit ses jambes de-
faillir à la rencontre d'un lièvre ou
d'un renard. Le Chancelier *Bacon*
tomboit en defaillance toutes les
fois qu'il y avoit une eclipse de
Lune. *Boyle* avoit des convulsions
lorsqu'il entendoit le bruit que fait
l'eau en sortant d'un robinet. *La*
Mothe le Vayer ne pouvoit souffrir le
son d'aucun instrument, & goûtoit
un plaisir vif au bruit du tonnerre.
Un Anglois se mouroit quand il
lisoit le cinquante-troisième Cha-
pitre d'*Isaïe*. Un Espagnol tomboit
en syncope quand il entendoit pro-
noncer le mot *lana*, quoique son
habit fût de laine. Je connois une
personne qui sent au cœur & à la tête
un froid de glace lorsque le hazard
veut qu'on parle des Tragédies
d'*Aristomène*, de *Cleopâtre* & d'*Egyptus*.
Il y a un air de musique fort grossier,
mais que tous les Suisses apprennent
dès le berceau. Cet air les frappe
D 3 d'une

d'une manière si victorieuse, qu'ils ne peuvent l'entendre chanter dans les Pays étrangers, sans se laisser aller à une melancolie qui les jette dans une espèce de desespoir. Ils gagnent ce qu'on appelle la maladie du Pays; le seul remède alors est de s'en retourner dans leur Canton. A peine approchent-ils de leurs frontières, à peine y entendent-ils l'air de musique en question, qu'ils se reveillent comme en sursaut, & qu'ils guerissent.

L'article suivant contient diverses particularités qui regardent l'Angleterre, l'Ecosse, & l'Isle d'Islande. La manière de faire des expériences, les précautions qu'elles demandent, le peu d'estime que méritent la plupart de celles qui ont été faites jusqu'ici, forment un autre article écrit avec solidité, & qui a mérité d'être traduit en plusieurs langues. Le volume finit par un traité sur les disgraces qu'essuya *Galilée* pour avoir soutenu
que

Deux Traités importans & utiles
forment le commencement du se-
cond Tome de cette collection. L'un
est sur l'artillerie en général, & parti-
culièrement sur le recul des armes à
feu ; l'autre, sur un point qui regarde
la manœuvre des Vaisseaux. On
trouve dans ce dernier l'histoire de
la plus terrible de toutes les tempê-
tes dont on se ressouvienne dans la
Marine. C'est celle qui arriva le
premier de Janvier 1687, qu'on
nomme *Le coup de vent de M. le Duc de
Mortemart*. On y apprend aussi que

D 4

les

les Zephirs, qui sont si agreables sur la terre, causent sur mer des ravages epouvantables. Le grand *du Quesne* demandoit un jour à un Officier de Vaisseau où étoient les vents. Tout est calme, lui repondit l'Officier; il n'y a que les Zephirs qui se jouent legerement sur les flots. Des Zephirs, Monsieur, reprit brusquement *du Quesne*, apprenez que les Zephirs sont des B. . . . sur mer.

Rien n'est plus varié que ce Recueil. On passe succesivement sur mille objets divers, qui changent la scène à chaque instant. L'article qui suit nous offre des arrangemens singuliers de pierres, qui se trouvent en differens endroits de l'Europe. L'Angleterre abonde sur-tout en ces sortes de monumens. Le plus considerable & le plus singulier est celui que les curieux & les Naturalistes vont voir à deux lieues de *Salisbury*. Voici quelle est sa forme. Des pierres brutes & inegales composent
deux

deux enceintes presque circulaires. Ces pierres sont arrangées trois à trois, à distances presque égales les unes des autres, & ressemblent à des portes de maison. L'enceinte intérieure contient des pierres de vingt pieds de haut, de sept de large, & de trois & demi d'épaisseur; ce sont les laterales. Celles qu'on voit au-dessus posées de travers, ont depuis douze jusqu'à seize pieds de long. Les laterales ont en haut des gonds, & les transversales des mortoises qui s'emboîtent dedans, de manière qu'on diroit qu'elles sont suspendues avec art. L'enceinte extérieure contient des pierres plus petites, mais aussi remarquables par leur situation uniforme. Toutes ces pierres sont si énormes & si pesantes, qu'il n'y a point d'apparence qu'on ait pu transporter dans la plaine de *Salisbury* des masses si prodigieuses. D'où viennent elles donc, & qui les a ainsi arrangées? C'est un problème

D 5

que

que personne ne peut résoudre. L'Auteur fait mention de plusieurs autres monumens aussi singuliers. Il y a, dit-il, dans l'Evêché de *Munster* une pierre si grosse, posée en l'air sur d'autres plus petites, qu'on assure qu'on troupeau de cent moutons pourroit s'y mettre à couvert de la pluie.

Vous connoissez, Monsieur, l'excellent ouvrage Anglois intitulé, *Transactions Philosophiques*. M. Deslandes en a traduit quelques morceaux dont il a orné sa collection; je ne rapporterai que l'endroit qui traite de la manière de connoître les temperamens & les dispositions de l'ame par les modulations de la voix dans les discours ordinaires. On prétend qu'il ne seroit pas difficile de deviner quel est le caractère de chaque homme en particulier, si on marquoit par des notes de musique les differens sons de sa voix. Ainsi, en suivant la Clef, celui
qui

qui parle en *F*, *ut*, *fa*, est mâle, ferme, courageux. Celui qui parle en *C*, *sol*, *ut*, *fa*, ne montre qu'une capacité ordinaire. Celui qui parle en *G*, *re*, *sol*, *ut*, peut passer pour un bizarre, pour un irrésolu, pour un esprit foible & craintif. Les *B-quarre* marquent du penchant pour la volupté; les *B-mol* du penchant pour la tristesse & la mélancolie, toutes les deux cependant accompagnées de quelque courage. Enfin, l'homme dont le discours peut s'ajuster à toutes les Clefs & participe à tous les Modes, offre un esprit universel, & capable de diverses sortes d'emplois; mais je l'accuserois volontiers d'un peu d'inconstance. On peut appliquer aux Tems, ce qui vient d'être dit des Modes. Les *blanches* indiquent un temperament morne & flegmatique; les *noires* un temperament grave & serieux; les *croches*, un esprit prompt; les *doubles croches*, un naturel

turel ardent & porté à la colère; une *demi-pause*, un stupide, celui qui ne peut exprimer ses pensées; un *soupir*, l'homme qui s'arrête & délibère; un *demi-soupir*, l'homme qui ressent actuellement une vive passion.

De toutes les Pêches qui se font dans l'Océan & dans la Méditerranée, la plus difficile, sans contredit, & la plus périlleuse, est la pêche des Baleines. Les Basques sont les premiers qui l'ayent entreprise; & les peuples maritimes de l'Europe, les Hollandois sur-tout, en font un des plus importants objets de leur commerce. L'Auteur en a fait un des articles le plus curieux de son recueil.

Le zèle de M. Deslandes pour le bien public se découvre principalement dans les soins qu'il prend de nous instruire des différens détails du Commerce & de la Marine. Ses Lettres sur la construction des vaisseaux,

seaux, & son Traité des vents peuvent également servir à l'un & à l'autre. Les vents semblent en quelque manière dédommager l'homme des aîles que la Nature lui a refusées. Il s'en sert pour naviger heureusement, & pour donner de la vie & de l'agilité à des masses énormes & pesantes. Les navires se metamorphosent par ce moyen en autant d'oiseaux qui portent avec agilité dans les lieux les plus éloignés les denrées du pays qu'on habite, & qui y rapportent, avec une sorte d'économie, les marchandises étrangères, utiles, curieuses ou agréables.

Les conjectures de l'Auteur sur le nombre des hommes qui sont actuellement sur la terre forment encore un morceau que vous lirez avec plaisir. Vous y verrez que malgré tous les fleaux qui ont ravagé le monde, la Providence a cependant entretenu une sorte d'égalité dans les

les successions des races humaines ;
que le nombre des hommes n'aug-
mente ni ne diminue trop confi-
derablement ; que la moitié de
ceux qui naissent meurent dans
l'espace de dix-sept ans ; que l'autre
moitié s'écoule ensuite par des
degrès assez rapides ; & que tous les
vingt-cinq ou trente ans , le genre
humain se renouvelle de manière,
que dans le cours de deux siècles ou
environ , les races des hommes se
succèdent six fois. Sur de pareilles
supputations , on peut parier cent
„contre un , qu'un homme de vingt
„ans vivra encore un an : quatre-
„vingt contre un , qu'un homme
„de vingt-cinq ans vivra encore un
„an : trentehuit contre un , qu'un
„homme de cinquante ans vivra
„encore un an. Mais depuis soix-
„ante-six ans jusqu'à quatrevingt , il
„y auroit du desavantage à parier
„même un demi contre un ; & depuis
„quatrevingt ans , il ne peut y avoir
„aucune sorte de pari.

Quant au nombre des hommes qui peuplent aujourd'hui notre globe, on peut conclure, après bien des calculs, qu'il y a actuellement cent millions d'habitans en Europe, quatre cens millions en Asie, cent millions en Afrique & environ cent vingt millions en Amerique; ce qui fait sept cens vingt millions, d'habitans par toute la terre. La France en contient elle seule vingt millions, & la ville de Paris huit cent mille, & non un million, comme on le dit communément.

L'article par lequel l'Auteur finit le deuxième tome de ce Recueil est intitulé, *Traité historique des progrès successifs de l'Artillerie & du Génie*. Comme la manière d'attaquer les places de guerre à changé, la manière de les fortifier & de les defendre n'est plus aussi la même. On ignore le tems & le lieu où a commencé l'usage des bastions; on

sçait

ſçait ſeulement qu'ils étoient déjà connus au commencement du ſeizième ſiècle. On ſe ſervoit de la poudre à canon trois cens ans auparavant; & M. *Deslandes* prouve invinciblement que ce n'eſt point un Moine Allemand qui en eſt l'inventeur. Mais il penſe que ce Moine eſt le premier qui en ait introduit l'uſage à la guerre. Liſez, Monſieur, le reſte du Traité, vous y verrez des choſes curieufes ſur tout ce qui concerne l'Architecture militaire.

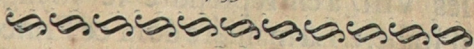
L'utilité publique eſt l'objet principal des études de M. *Deslandes*. Philoſophe & Citoyen tout à la fois, il aime ſur tout à nous enrichir de connoiſſances qu'il regarde comme les plus avantageuſes à ſa patrie, ſans négliger néanmoins celles qui ſont de ſimple curioſité ou de pur agrement. Le troiſième volume de ſa collection me fournira un article intéreſſant. Je remets à vous

vous en parler dans une autre Lettre.
Ce Livre se trouve à Paris chez
Quillau, Libraire, rue St. Jacques.

Je suis, &c.

A Paris, ce 9. Juillet

1753.



V.

Memoires de Littera-
ture, tirés des Registres de l'Acade-
mie Royale des Inscriptions & Bel-
les-Lettres, depuis l'Année 1543.
T. XVII. (in-8. pag. 800.) De l'Im-
primerie Royale.

(*Journal des Sçavans, combiné avec les
Memoires de Trevoux. Suite des
CLXX. Volumes du Journal des Sça-
vans. a Amsterdam 1754. p. 470.*)

Un des plus curieux & des
plus considérables Memoires
compris dans ce Volume, est celui
qui porte en titre: *Eclaircissemens
Historiques sur quelques circonstances
du voyage de Charles VIII. en Italie;*
Tom. I. E



& particulièrement sur la cession que lui fit André Paleologue du droit qu'il avoit à l'Empire de Constantinople. M. de Foncemagne, qui en est l'Auteur, se propose trois objets. 1. L'examen des motifs qui portèrent Charles VIII. à entreprendre le voyage d'Italie. 2. La manière dont ce Prince exerça la souveraineté dans Rome. 3. L'appareil de son entrée à Naples. Sur ces trois points il a été question de rechercher des anecdotes; car les faits communs sont racontés partout. M. de Foncemagne s'est livré à des recherches très-étendues; mais comme il est aussi bel esprit qu'écrivain exact, il commence son Memoire par un morceau dont nous ne voudrions pas priver nos Lecteurs. „ Il y avoit lieu de penser, (dit-il) que Charles VIII. né avec une complexion delicate, nourri dans l'obscurité, loin du commerce des hommes, élevé dans l'ignorance, &, par une suite nécessaire de l'éducation sauvage qu'on

qu'on lui avoit donnée, timide jusqu'à la foiblesse, n'entreprendroit pas de surmonter les difficultés qui avoient retenu son père. On pouvoit presumer que n'ayant jamais connu d'autres occupations que les amusemens de l'enfance, & de la première jeunesse, il continueroit à chercher dans les plaisirs d'un autre âge, de quoi remplir un temps dont ses Maîtres avoient eu ordre de ne lui point apprendre le véritable usage; que l'ambition trouveroit peu d'accès dans une ame accoutumée à la mollesse qu'inspirent des passions moins nobles, quoique peut-être aussi tyranniques; enfin que Charles aimeroit la paix, si non par vertu, & comme le bien le plus solide qu'un Souverain puisse procurer à ses Peuples, du-moins par indolence, & comme une situation assortie à son caractère. L'attente publique fut trompée. Charles se trouva sensible à la gloire, malgré les odieuses précautions qu'une fausse politique

E 2

avoit

avoit prises pour degrader son esprit & son cœur. Il connut ses droits sur le Royaume de Naples: il vit avec complaisance que Louis XI. en negligean^t de les poursuivre, lui avoit préparé un moyen de se venger du mepris qu'on avoit eu pour son enfance.... L'esperance d'être à la fois le liberateur & le conquerant d'un Etat qui lui appartenoit déjà par un titre legitime, flatta son ambition. Il fut aisé de lui persuader que la conquête du Royaume de Naples seroit le prélude de celle de Constantinople, où l'appelloit, lui disoit-on, la qualité de *Roi très-Chrétien*, &c.

Cette conquête de Constantinople entra pour beaucoup dans les motifs de ce jeune Prince. Et c'est d'abord ce que M. de Foncemagne demontre par des Ouvrages du temps; surtout par des Mss. dont il a pris soin de deterrer l'existence, & de produire le temoignage. Ces citations font voir d'ailleurs qu'on re-
presen-

presentoit l'expédition de Naples, comme une entreprise autorisée du Ciel, parce qu'elle devoit avoir pour but l'expulsion des Infidèles. On publioit à ce sujet des revelations & des prophéties, du-moins empruntoit-on le style & la tournure de ces autorités extraordinaires; sans-doute à dessein de frapper le Peuple, & d'encourager les Troupes. Mais la plupart des pièces qu'on a recueillies sur cet événement, sont des Poésies: langage susceptible de merveilleux, & par cette raison très-suspect aux gens qui pensent; langage même, qui décèle sans effort l'intention des Auteurs. Ainsi l'on put bien, du temps de Charles VIII. parler beaucoup de l'entreprise de Naples, & y joindre celle de Constantinople, comme l'événement qui seroit le plus glorieux au Monarque; on put faire intervenir Poétiquement les prédictions & les promesses célestes. Mais ne seroit-il pas permis de douter qu'il soit tombé dans la

E 3

pensée

pensée des Poètes contemporains de Charles VIII. de donner les caprices de leur imagination pour de véritables propheties ? & seroit-il impossible ou absurde de comparer le sens des grossieres rapsodies de *Jean Michel* & de *Maître Guilloge*, (cités dans le *Memoire*) à l'idée toute Poétique de celui qui disoit à Louis XIV:

*Je t'attends dans deux ans aux bords
de l'Hellespont ?*

Quoi qu'il en soit (car ceci n'est de notre part, ni une critique, ni même une opinion; c'est une simple conjecture) on remarque des particularités très-curieuses dans cette première observation de M. de Fontenemagne. Il passe à la seconde, qui concerne les actes de Souveraineté que Charles VIII. exerça dans Rome. Comines, André de la Vigne, Gaguin, & tous les Modernes en parlent. Mais notre Académicien s'attache à montrer que ces actes de Souveraineté précéderent l'entrevue du Pape & du Roi, par conséquent
que

qué ce ne fut pas une concession faite par le Pontife ; mais un exercice que Charles crut analogue & convenable à sa qualité de fils aîné de l'Eglise, à celle de libérateur de l'Italie, à celle de Conquerant, &c. M. de Foncemagne rapporte ainsi un texte d'André de la Vigne, témoin oculaire : *Quelques gens de la suite de Charles VIII. furent insultés par une troupe de Juifs : aussitôt il chargea le Maréchal de Gié d'informer du sujet de la querelle ; & sur le rapport qu'on lui fit, il ordonna que six Juifs, principaux auteurs du tumulte, fussent pendus au Champ de Flore.* Nous ignorons si la relation d'André de la Vigne est defectueuse dans le recueil de M. Godefroi ; mais voici ce que nous y lisons (pag. 124 du même recueil,) „En ce temps survint une querelle entre les Juifs & quelques-uns de la Garde François & Ecoissoise du Roi l'effet de ce debat fut que plusieurs de ces Juifs, & même quelques-uns des principaux d'entr'eux, y furent tués & pillés

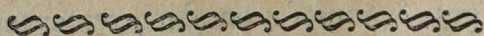
lés, & leur Synagogue toute renversée & détruite: ce qui étant venu à la connoissance du Roi, il donna ordre au Marechal de Gié de faire recherche & information exacte des auteurs de cette sédition; & ensuite pour la consequence, il commanda de faire un châtiment severe, & une punition exemplaire d'une telle insulte & si grande insolence; à quoi ce Marechal travailla en diligence... & après une enquête exacte, six des plus mutins de ces galants furent pour cette action condamnés à mort, & à cet effet pendus & étranglés en Place publique dans le Champ de Flore „

On voit dans ce recit. 1. Que les Juifs estoient la partie lezée. 2. Qu'il n'est point dit que six d'entreux ayent été punis de mort. 3. Que cette preuve, si elle étoit seule, ne suffiroit pas pour demontrer l'exercice de la Souveraineté du Roi Charles VIII. à l'égard des Sujets du Pape Alexandre VI. Mais ce dernier article est bien prouvé par d'autres temoignages

ges; & nous n'avons fait la remarque qu'on vient de lire, qu'afin de rappeler le texte d'André de la Vigne, tel qu'il est dans le recueil de Godefroi.

Sur l'entrée de Charles VIII. à Naples, M. de Foncemagne observe que ce Monarque parut dans cette ceremonie, revêtu des ornemens Imperiaux; ce qui put être une suite de la cession qu'André Paleologue Despote de Romanie lui avoit faite de ses droits à l'Empire de Constantinople. L'acte de cette cession a été decouvert, dans ces derniers temps, parmi les papiers Mss. du Capitole; & M. le Duc de Saint-Aignan, durant son Ambassade à Rome, l'a obtenu du Pape Benoît XIV. On le voit presentement original & en très-bonne forme à la Bibliothèque du Roi. M. de Foncemagne en donne la copie à la fin de son Memoire. C'est une Pièce très-digne de figurer dans les sçavans Recueils de l'Academie.

VI. La



VI.

LA MONOGAMIE &c.

Par Mr. de Premontval.

LETTRE XXXVIII.

(Nouvelle Bibliothèque Germanique, &c.
Tom. XII. Seconde Partie. a Amst. 1753
pag. 339.)

ON parle d'abord de la Polygamie d'*Abraham*; & en convenant que le cas de ce Patriarche est tout ce qu'on peut imaginer de moins criminel en ce genre, on montre que ce saint homme n'est cependant pas exempt de faute, ni même *Sara* son épouse, à la sollicitation seule de laquelle *Abraham* se laissa aller à cette infraction du mariage. En effet il suffit de peser un peu sur les circonstances du récit, pour découvrir ce qu'*Abraham*, ce que *Sara*, ce que *Moïse*, ce que Dieu lui-même, pensent de la Polygamie. La facilité, par exemple, avec laquelle *Abraham* abandonna la servante

vante *Agar* au pouvoir & à la vengeance de sa Maîtresse, montre assez qu'il reconnoît que les plaintes de *Sara* sont justes par rapport à la violation du droit qu'elle revendique, quoiqu'elles ne fussent pas fondées, entant qu'elle avoit consenti & même voulu que ce droit fût violé; & il n'y a aucun lieu de douter, que le Patriarche éclairé sur les intentions du Seigneur, que sa femme prend à témoin, ne regarde effectivement la Polygamie comme un attentat contre les Loix essentielles du Mariage, dont Dieu lui-même est l'Auteur.

Après *Abraham* vient *Isaac*, dont la conduite est très contraire à la Polygamie; & c'est bien à tort que n'ayant rien à dire sur sa personne, on s'est avisé de le rendre comptabel de l'irregularité de ses enfans, & surtout d'*Esaü*; sans doute, parce qu'on a senti qu'en cette affaire l'exemple de ce dernier n'étoit pas d'un fort grand poids. *Esaü*, le reprouvé
de

de Dieu, le farouche, le cruel *Esaü*, meurtrier de son frère, (sinon de fait comme *Cain*, au moins d'intention, & de la manière la plus aggravante, puisqu'il demeura vint ou trente ans dans cet execrable dessein, dont il ne fut détourné que par le bras du Tout-puissant,) l'impie *Esaü* est le seul coupable. Son vertueux Père *Isaac* est hors de tout reproche, tant pour ce qui concerne sa conduite propre, que pour ce qui regarde celle de ses enfans.

Jacob mérite une attention particulière. Ce saint Patriarche n'avoit assurément aucun panchant à l'incontinence, puisqu'il passa soixante & dix-sept ans dans le celibat sous les yeuz d'*Isaac*, & n'obtint femme qu'à quatre-vingt-quatre. A cet âge il se marie, & prend deux femmes. Mais ignore-t-on le cas singulier qui l'y força en quelque sorte? *Rachel*, l'objet de sa tendresse, lui est ôtée par un indigne artifice; & il ne peut la posséder qu'en gardant *Léa*, qu'on lui

avoit

avoit substituée. Il est vrai seulement qu'il pousse trop loin sa complaisance ; & qu'un Chretien seroit obligé aujourd'hui en conscience de faire le dur sacrifice , auquel Jacob ne put se résoudre.

Mais il est plus difficile de le justifier au sujet des deux Concubines qu'il prit quelques années après. Ce n'est pourtant qu'à la sollicitation de ses femmes, & non par passion ni dans un esprit d'incontinence que Jacob les admet dans son lit. Ces complaisances aveugles pour les fantaisies de deux femmes perpétuellement jalouses l'une de l'autre sont sans doute trop grandes , elles sont même deraisonnables, contraires aux bienséances ; mais ce ne sont pourtant que de pures complaisances , & rien de plus.

Eudoxe prouve par une remarque fort originale l'extrême casteté de Jacob. Il tire sa preuve de la supercherie même qui fut faite à Jacob la nuit de ses nœces : supercherie , dit-il , qui n'eut jamais réussi , s'il avoit déjà eu avec Rachel , non un commerce prématuré , ou les privautés le moins du monde contre la pudeur , mais de simples conversations , ou trop libres , ou trop animées , ou dans lesquelles l'impatience naturelle des sens & de la passion eût pris trop de part , promis & accordés qu'ils étoient depuis si longtemps.

Des

78 LA MONOGAMIE &c.

Des Amans, de mœurs moins austères, qui se voyent à la fin hors de tout danger & de toute contrainte, ont mille choses à se dire; & cette nuit ne se fût apparemment point passée dans le profond silence, qui donna lieu à la méprise du Patriarche. Un homme, dont l'amour le plus tendre sçait garder un caractère de retenue si admirable, pourroit il être soupçonné d'avoir agi par des motifs d'incontinence dans l'affaire des deux Concubines, & cela à l'âge de près de cent ans? Tout son crime se réduit donc indubitablement à un excès de complaisance pour Rachel & pour Léa, que ce bonnaire époux prenoit à tâche de contenter & de concilier en tout, autant qu'il lui étoit possible. Y a-t-il là de quoi faire sonner son exemple aussi haut qu'on le fait? Le Concubinage & la Polygamie sont des affaires de cœur, ou plutôt de passion lascive & brutale. La conduite de Jacob ne tend en rien à de pareils principes; & c'est en pure perte qu'on ose l'alléguer dans un cas d'une nature toute différente.

TABLES des ARTICLES.

- I. Lettres aux hommes par une D. de Nancy.
- II. Portraits historiques des hommes illustres de Dannemark.
- III. Negotiations du Marq. de Feuquières.
- IV. Recueil de differens traités &c.
- V. Memoires de Litterature de l'Acad. Royale &c.
- VI. Monogamie &c.

Lin-
que
ciel.
247
des
luis-
168
notre
tre,
i-ci,
des
rises
nd
280
logi,
311

